



Qui porte l'histoire urbaine sur ses épaules ? Une lecture de L'Atlas historique des villes de France

Pierre-Yves Saunier

► To cite this version:

Pierre-Yves Saunier. Qui porte l'histoire urbaine sur ses épaules ? Une lecture de L'Atlas historique des villes de France. Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, 1996, octobre-décembre, p.788-796. halshs-00002766

HAL Id: halshs-00002766

<https://shs.hal.science/halshs-00002766>

Submitted on 3 Sep 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

‘Qui porte l’histoire urbaine sur ses épaules ? Une lecture de *L’Atlas historique des villes de France*’, *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1999, p.788-796

QUI PORTE L'HISTOIRE URBAINE SUR SES EPAULES ? UNE LECTURE DE L'ATLAS HISTORIQUE DES VILLES DE FRANCE

Lorsque *L’atlas historique des villes de France* est arrivé sur mon bureau, je savais que ce volume était le deuxième volet d'un projet d'atlas des villes européennes mis sur pieds par le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone (CCCB)¹. L'éditeur français Hachette a pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le détacher de cette série, en ôtant de sa couverture toute référence à cette collection européenne. Une adaptation aux nécessités estimées du marché ? On peut aussi voir la chose comme un soufflet administré aux initiateurs du projet et à tous ceux des auteurs qui croyaient participer à une entreprise internationale. Cette attitude mesquine est d'autant plus regrettable que le volume français comporte quelques coquilles et erreurs de légendes qu'un grand éditeur multimédia devrait pouvoir éviter. Heureusement, l'entreprise mérite l'attention pour d'autres raisons. Différents choix de lecture sont possibles : on pourrait parler en détail des connaissances ici synthétisées, des possibles usages ou mésusages pédagogiques de ces volumes, des espoirs ou des regrets que suscitent ces monographies de 20 villes européennes. J'ai choisi ici de privilégier un autre angle et d'essayer de poser quelques éléments relatifs aux conditions de production de ces volumes², tout en faisant une lecture plus détaillée du volume français.

A ceux qui souhaiteraient estimer les difficultés auxquelles se sont heurtées les organisateurs du projet, je recommande de lire le compte-rendu de Terry Slater sur le devenir des atlas historiques des villes initiés par la Commission Internationale pour l'Histoire des Villes en 1955³. C'est en effet une tâche lourde et difficile que d'établir un questionnement commun, de tenter de le faire respecter, d'ébaucher des protocoles cartographiques, de trouver des

¹ Jean-Luc PINOL (dir.); *Atlas historique des villes de France*, Hachette/Centre de Cultura Contemporania de Barcelona, 1996. Manuel GARCIA, Francisco Javier MONCLUS, Jose Luis OYON (dir.), *Atlas histórico de ciudades europeas. Peninsula Iberica*, Salvat/Centre de Cultura Contemporania de Barcelona, 1995. Noter que le volume français a d'autre part été édité en espagnol, ce qui montre l'intérêt de l'éditeur pour cette entreprise européenne.

² Les éléments présentés ici figurent dans deux comptes-rendus diffusés sur la liste électronique H-Urban les 27 décembre 1996 et 15 mai 1997. Voir aussi la réponse d'un des coordinateurs espagnols, F.J. Monclus, le 17 juin 1997. Ce texte est une traduction diminuée des formes et formules rédigées pour le public essentiellement anglo-saxon de cette liste. Pour toute information sur ce réseau, on peut joindre l'auteur à saunier@univ-lyon3.fr

³ Terry SLATER "The European historic town atlas", *Journal of Urban History*, vol.22, septembre 1996.

compagnons pour la tâche ingrate de la synthèse, de mobiliser les énergies dans de nombreuses villes et de nombreux pays. C'est en tout cas que ce T. Slater nous dit, avec un brin d'amertume dans son clavier. En ne considérant que les produits français de cette entreprise lancée il y a plus de 40 ans, soit une quarantaine d'ouvrages publiés aux Editions du CNRS sur des villes petites et moyennes, on comprend mieux cette déception. Bien sûr, pris un par un, ces atlas apportent tous leur lot d'informations irremplaçables et de synthèses valables. Posons côte à côte deux de ces fascicules, concernant Provins et Epinal ⁴. Leurs cartes sont de tailles, d'échelles et de dates différentes ; ils sont difficiles à lire car surchargés d'informations et de légendes. Quant à la partie textuelle, elle est très courte pour Epinal et plus développée pour Provins. Comme les plans, les textes privilégient l'histoire des bâtiments publics et des monuments , même si le livret de Provins contient des informations sur l'évolution du réseau d'égouts et autres infrastructures. Enfin, ils se limitent par programme à la tranche chronologique Moyen-Age/milieu du XIX^e siècle. Quoiqu'il en soit, tous deux sont très proches du genre de la chronique historique, plus soucieuse d'évoquer les grandes heures des villes considérée que de donner une synthèse de l'évolution urbaine.

Le but de l'atlas historique des villes européennes est différent. L'équipe qui a organisé le projet en 1991 ⁵ le pensait comme une entreprise interdisciplinaire et internationale, enracinée dans la tradition de l'atlas comme outil de connaissances. Outre qu'il semble évident que cette équipe voulait par ce travail affirmer la légitimité de l'histoire urbaine comme sous-discipline, comme l'utilisation de la forme consacrée de l'atlas en témoigne, le but était de fournir aux lecteurs des informations comparables pour un échantillon de grandes villes européennes, une dizaine par pays. Le projet se situait donc dans une perspective d'histoire comparative, et plus exactement en amont de l'opération de comparaison puisqu'il s'agissait de fournir des outils de travail. Les deux volumes existants sont bâtis sur la même trame. Un essai général sur l'urbanisation du territoire concerné précède les monographies de ville, chaque thème ou période étant développé sur une double page. Une "bible" de questions, charte commune d'écriture, fut fournie à tous les auteurs, afin de tendre vers la comparabilité. Le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone devait s'occuper de l'iconographie et de l'illustration, assurant par là même d'une certaine homogénéité formelle. Chacun d'entre nous peut

⁴ Pierre GARRIGOU-GRANDCHAMP & JEAN MESQUI, *Provins*, Editions du CNRS, 1991 ; Bernard HOUOT, *Epinal*, Editions du CNRS, 1993. La série est dirigée par Charles Higounet, J.B Marquette et Ph. Wolff sous le titre *Atlas historique des villes de France...*

⁵ Manuel Guardia, Thomas Hall, Francisco Javier Monclus, Jose Luis Oyon, Jean-Luc Pinol, Richard Rodger, Giampaolo Trotta, Michael Wagenaar. Le CCCB souhaite désormais franchir une nouvelle étape, grâce au soutien de la Commission Européenne, avec la diffusion électronique des données historiques déjà rassemblées et d'analyses en continu des stratégies plus récentes de développement et d'aménagement de 43 villes de France, Espagne, Portugal, Grande Bretagne, Allemagne et Irlande.

comprendre combien tout cela a dû être délicat à mettre en place, et plus encore à faire fonctionner, avec des équipes nationales de 20-30 personnes qui font leur travail loin de la présence et des préoccupations des initiateurs du projet .

La comparaison des deux volumes existants nous montre comment ces gageures ont été aussi bien tenues que possible dans l'état actuel du monde académique. Il faut d'abord préciser que leur lecture m'a procuré un plaisir différent de celui donné les grandes synthèses anglo-saxonnes ou françaises ⁶. Malgré la concision des textes, les deux volumes m'ont donné le sentiment général d'une richesse de vues sur l'Europe urbaine des origines jusqu'à nos jours, des aperçus morphologiques aux considérations sociales ou économiques. Tels qu'ils sont, ils me semblent être le premier exemple à ce jour ébauché de l'outil que chaque historien des villes rêve de tenir en main : une mine maniable d'informations graphiques, textuelles et bibliographiques sur plusieurs villes dans plusieurs pays. Pour cela, tous les participants à cette entreprise doivent être remerciés. Mais en attendant le prochain volume, qui devrait être consacré aux îles britanniques, le plaisir du lecteur est aussi de comparer les deux volumes existants.

A peine la page de couverture tournée qu'une première évidence vous saisit, à la vue des listes d'auteurs. Les auteurs ibériques sont tout d'abord moins nombreux, mais aussi plus régulièrement distribués entre les villes. Il y a chez nos voisins beaucoup plus d'équipes et beaucoup moins de solistes. Certes, on peut avec raison invoquer la nécessité née de la relative rareté de férus d'histoire des villes dans la péninsule, mais elle est devenue vertu en donnant de la cohérence et de la continuité aux monographies urbaines qui nous sont présentées. Au-delà de ces considérations quantitatives, c'est surtout la qualité interdisciplinaire des équipes ibériques qui apparaît. Les historiens de l'art, les architectes, les géographes et les historiens sont tous présents en nombre significatif, bien que l'équipe coordinatrice espagnole soit composée de trois architectes. Ceci contraste avec la coloration très majoritairement historienne de l'équipe française, et me semble expliquer une des différences essentielles entre les deux volumes. D'un côté un volume français qui fait la part belle aux époques médiévales et modernes, de l'autre sa contrepartie ibérique qui donne de l'ampleur aux parties consacrées aux 19^e et 20^e siècles.

Plus encore, c'est la couleur générale des deux volumes qui est opposée. D'une part, la vision des facettes sociales et politiques est plus complète dans l'atlas français, comparée avec l'attention ibérique aux évolutions du tissu urbain, à la fabrique de la ville. D'où quelques

⁶ Paul HOHENBERG & Lynn HOLLEN LEES, *The making of Urban Europe 1000--1950* , Harvard University Press, 1985, traduction française en 1985 chez Perrin ; Georges DUBY (dir.), *Histoire de la France urbaine*, Paris, Seuil, 1982-1985.

contrastes accusés : l'intérêt pour la vie politique municipale, très marqué dans le volume gaulois, est absent de l'atlas ibérique, alors qu'à l'inverse l'attention notamment espagnole pour les réseaux techniques urbains (eau, transports, force, éclairage, assainissement) est trop rarement présente dans les textes français. "*Vérité en deça des Pyrénées, etc.*" ? La chose me semble moins folklorique : le sentiment général est que le volume ibérique tente avec conviction de faire une histoire **des** villes, alors que son cousin français tend à être une histoire **dans** les villes. La vision française est donc plus encyclopédique, sans me sembler plus synthétique pour autant, mais elle ne parvient pas à susciter chez le lecteur ce sentiment qui irradie du volume ibérique : suivre, faire partie du développement d'une ville. Si l'on met ces différences en regard de la déclaration d'intention de l'équipe du CCCB, reprise en introduction de chacun des deux volumes, "*expliquer et faire comprendre l'histoire de chaque ville et l'évolution de leur tissu urbain*", je crois qu'il faut alors convenir que c'est bien le volume ibérique qui suit le mieux cette injonction. Cela n'est ni un scandale ni une surprise : c'est bien là l'effet de la différence de genèses, de structures, de problématiques et de vitalité de ce que l'on appelle histoire urbaine dans les pays considérés. Le fait urbain, malgré les efforts brillants de certains de ses analystes, au premier rang desquels Marcel Roncayolo, n'est jamais devenu chez nous un "bon objet". Qui avait porté cet objet semble s'en être détourné comme Jean-Claude Perrot, ou ne s'y être intéressé que pour servir d'autres problématiques, comme Jean-Pierre Bardet, ou s'être toujours inscrit dans d'autres champs thématiques comme Jean-Pierre Chaline ⁷. En France, le label histoire urbaine est sorti de la cuisse de l'histoire sociale, et en particulier de l'histoire ouvrière pour la période contemporaine : il en porte encore la marque en tout ce qu'il est. Lieu possible de rencontre avec historiens de l'art, sociologues, géographes, historiens de l'architecture ou de l'urbanisme, l'histoire des villes a surtout été un terrain miné où beaucoup de bonnes volontés et de bons travaux se sont venus perdre. Plus encore que des disparitions prématurées de certains de ses plus brillants représentants, c'est bien de l'histoire de l'histoire urbaine dans notre pays que dépend sa position incertaine mais dominée dans le champ des sous-disciplines. Et, dans un cadre français où les étiquetages jouent à plein par le biais des divers affichages et institutions, le fait qu'elle soit peu reconnue comme sous-discipline lui coûte sans doute de sa force attractive, de sa capacité à comprendre et à faire comprendre, et de son autonomie problématique. Le volume français de l'*Atlas* ne fait que refléter, fort logiquement, cet état. Il faudrait aller plus loin que je n'en suis capable pour essayer de rendre raison des effets multiples de cette genèse et de cette structure des sciences sociales et de la discipline

⁷ pour une idée du terrain au début de sa mise en forme, voir LEPETIT (Bernard): "L'évolution de la notion de ville d'après les tableaux et descriptions de la France 1650-1850", *Urbi*, n°II, 1979, et la discussion qui suit avec Daniel ROCHE, Jean-Claude PERROT, Marcel RONCAYOLO, Louis BERGERON.

historique. Il faudrait aussi être plus soucieux de forger la légitimité académique de l'histoire urbaine que je ne le suis, car ce serait bien là le but ultime de la démonstration d'un "retard" français, pour continuer ce cheminement à travers les situations nationales contrastées de l'histoire des villes.

Ces contrastes sont la traduction de structures disciplinaires, intellectuelles et épistémologiques nationales solidifiées en "traditions". La discussion fait rage depuis longtemps pour savoir comment définir la ville et l'histoire des villes, de Lampard à Jim Dyos en passant par Charles Tilly⁸. La durée de cette discussion montre bien combien l'objet est encore incertain, mais aussi qu'il a atteint des degrés de solidification différents selon les pays ou groupes de pays. Chacun de nous a sa réponse, souvent liée à la genèse de son intérêt pour les villes et à sa position dans les divers champs institutionnels, disciplinaires et nationaux auxquels il appartient. C'est justement à partir de ces coordonnées spatio-temporelles académiques qu'un relativement jeune chercheur, habitant et travaillant dans la ville de province dont l'université l'a formé sous les auspices conjoints de l'histoire et de la géographie sans passer par la case agrégation, peut donner sa lecture de l'atlas français.

Les 38 auteurs, 10 villes, 336 pages et plus de 900 illustrations couleurs appellent d'abord l'admiration pour l'amplitude et la beauté du travail réalisé. L'ouvrage nous convie à un Tour de France qui fait étape à Paris, Rouen, Lille, Strasbourg, Lyon, Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux et Nantes, et laisse au lecteur des connaissances solides et des sensations esthétiques, grâce à des textes concis et efficaces soutenus par une iconographie de choix et par la foule des cartes thématiques spécialement confectionnées pour l'atlas par l'équipe cartographique du CCCB. On peut certes reprocher à cette dernière quelques légendes difficiles à lire pour cause de couleurs par trop proches, quelques oublis (où sont les cartes de synthèse de la croissance de Paris, Toulouse et Nantes ?) ou quelques plans trop petits pour être utilisables (exemple p.211 n°13), le travail de cette équipe ne peut que soulever le respect et un peu de jalousie. C'est cette équipe qui a travaillé avec les 10 "coordinateurs de villes", lesquels ont réunis une équipe (6 cas) ou travaillé en solo (4 cas). Les raisons de cette organisation ne sont bien sûr pas immédiatement accessibles au lecteur. Quand un seul auteur s'est chargé d'une ville, on ne sait s'il s'agit de l'unique et courageux volontaire, de l'expert multi-cartes ou du travailleur solitaire et/ou ombrageux. Ni le compte-rendeur, ni le lecteur ne

⁸ Pour une contribution récente, voir Harry S. JANSEN, "Wrestling with the angels : problems of definition in urban historiography", *Urban History*, vol.23, part 3, december 1996, ou encore Charles TILLY "What good is urban history", *Journal of Urban History*, volume 22, n°6, september 1996.

connaissent les éventuelles difficultés qui ont pu surgir quant aux choix de villes riches en hommes et en travaux, à la désignation d'un coordonnateur de ville, à la composition d'équipes de rédaction. Mais l'on connaît les rapports difficiles, faits de condescendance, d'ignorance ou d'incompréhension mutuelles qui peuvent exister et dont les relations entre historiens "purs" et historiens-architectes sont un exemple pour le terrain de l'histoire des villes. Dont acte. Ceci étant, on doit par contre considérer les résultats de ce travail à une voix. Le Toulouse de Robert Marconis me semble une réussite pour la multiplicité des perspectives, problématiques et informations que l'auteur a su rassembler. Jean-Clément Martin pour Nantes et Maurice Garden pour Paris ont aussi produit des ensembles de qualité, même si on trouve quelques manques ou passages moins maîtrisés que l'alliance avec d'autres auteurs aurait, peut-être, pu éviter. Le Bordeaux de Jean-Pierre Poussou me semble par contre en deça du reste du volume, comme inachevé et pas assez travaillé, et je ne peux alors que regretter qu'un seul auteur se soit chargé de me tenir la main pour la traversée de toute l'histoire d'une ville. Si les monographies collectives ne sont pas garantes de perfection, on y reviendra, elles offrent plus de chance à la réussite.

Mais reprenons l'ensemble. Il n'était pas possible avant cet atlas d'avoir un accès facile (ou un accès tout court) aux informations qui sont cartographiées dans cet atlas pour dix grandes villes françaises. Ne serait-ce que pour cette raison, l'*Atlas historique des villes de France* a sa place parmi les outils de travail de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des villes. Mais ce n'est pas tout, puisque la charte commune donnée aux auteurs, et le gigantesque travail cartographique du CCCB permet aux lecteurs de comparer les villes en usant de différents filtres : morphologie, peuplement, utilisation des terrains, etc. Ce portrait en 10 volets, un par ville, n'épuise pas la richesse de l'ouvrage. Il est notamment précédé d'un essai sur le réseau urbain français écrit par Jean-Luc Pinol, le maître d'oeuvre de ce volume. Ce texte dense de 23 pages donne une synthèse efficace et illustrée de l'évolution d'un système vieux de 25 siècles, en alternant la synthèse de recherches existantes, le détournement de travaux sur d'autres sujets (travaux sur la police ou sur l'assistance) et les recherches de première main, comme cette utilisation de la réforme de 1926 lors de laquelle 106 villes se virent privées de leur fonction administrative. Cette introduction est une pièce synthétique, mais en elle-même importante pour la place qu'elle fait à l'interrogation sur la mesure, la perception et la signification de ce qu'est un système urbain, notamment autour des questions de seuil, de taille et de localisation. Le volume se termine par une heureuse initiative, même si elle est de celles que la multiplication des sites WWW rendra bientôt obsolète. Tous les historiens apprécieront en effet que quelqu'un se soit attelé à la tâche de compiler les populations de 1762 villes françaises de 1600 à 1900 en utilisant et en complétant les travaux de Paul Bairoch ou de Georges Dupeux.

Etant donné les difficultés que l'on a évoquées ci-dessus pour un tel ouvrage collectif, interdisciplinaire et international, le respect commande de mesurer ses critiques à l'aulne des buts des initiateurs du projet. Chipoter sur quelques détails de l'histoire de telle ou telle ville, discuter les hypothèses de certains auteurs ou leurs conceptions de l'histoire économique, politique ou urbanistique serait de peu d'intérêt ici, d'autant plus que le genre de l'atlas exerce un effet structurel : il appelle, attire, requiert un message qui puisse être transposé en cartes et en dessins, en graphiques ou en schémas, et non les essais brillants. On doit donc éviter les bons procès pour de mauvaises causes autant que possible, et tenter de juger des résultats à l'annonce des ambitions de ceux qui ont mené l'aventure, et non de ses propres desiderata.

J'ai donc choisi comme sujets de remarques et questions quelques points mis en avant par les coordinateurs dans leurs avant-propos.

Un des buts annoncés de la série est de *"réunir, diffuser et produire une ample information sur des villes sélectionnées en fonction de la place qu'elles occupent dans l'Histoire"*, comme nous le dit le rabat de couverture. La première partie de cette phrase est un énoncé classique de notre tâche commune, mais la seconde partie, sur le choix des villes, peut susciter une question, qu'encre une fois une meilleure connaissance des tenants et aboutissants de la constitution des équipes pourrait rendre caduque. On dit ailleurs dans les textes introductifs que les villes ont été choisies en fonction de leur place dans la hiérarchie (c'est à dire de leur taille), mais aussi en fonction de ce qu'elles pouvaient révéler de traits et d'évolutions spécifiques, comme par exemple des villes en déclin ou en rapide croissance. Les choix faits dans le volume français peuvent dès lors être interrogés sous cet angle, celui de savoir quelles villes "méritent" de prendre place dans un atlas. Cela ne m'ennuie guère, je l'avoue, que des villes simplement plus grandes que les dix lauréates, comme Grenoble, aient été omises. Je suis plus chagriné par le fait que des cités comme Saint-Etienne, Le Havre ou Brest aient été laissées de côté. Elles auraient pu représenter une figure différente de la grande ville, celle de la race des villes grandies aux XIX^e ou XX^e siècles, qui n'ont pas de *"place dans l'Histoire"*. Un mouton noir eut peut-être été bienvenu dans ce troupeaux de vieilles capitales provinciales qui ont toutes jouées un rôle trop important dans l'Histoire pour tenir lieu de toute l'histoire (avec un petit "h"). On me répondra, avec logique, que c'est aussi la nécessité de trouver des personnes ou des équipes qui a présidé au choix des villes. Mais ce recrutement n'est il pas en bonne partie une traduction de la nature de l'histoire urbaine française ? Une histoire urbaine née de l'histoire sociale, réservée aux historiens et calquée sur la hiérarchie des villes universitaires pouvait-elle nous donner un autre échantillon de villes ? Je ne le crois pas.

Les coordinateurs disent à plusieurs reprises leur volonté de fournir un outil à l'histoire comparative des villes. Ils sont, comme nous le sommes tous dans nos propres tentatives, conscients que leur entreprise est aussi un essai d'histoire comparative et collective. Je n'ai pas choisi d'entrer ici dans les effets méthodologiques de la comparativité entre sphères nationales⁹, mais d'en rester aux cadres et aux formes que le projet propose pour servir son but. Ceci m'a amené à faire un bouquet de remarques qui concluent cette lecture.

Ces remarques tiennent d'abord aux formes de l'ouvrage. Si la forme "atlas" tire son attrait de son illustration, elle voit aussi son efficacité accrue par le travail sur le lien texte-image. Les initiateurs du projet l'ont bien compris, qui établissent clairement que leur usage de l'image, de la reproduction d'époque au graphique, est à finalité démonstrative plutôt qu'illustrative. Cette volonté d'éviter une image "hors-texte" n'est pas toujours suivie par les auteurs. Il est en général excellent, et porté à son meilleur par Bruno Gauthiez dans les premières doubles pages du chapitre rouennais. Mais les pages consacrées au Rouen d'après 1944 et le chapitre bordelais dans son ensemble, qui font de l'image un corps étranger, montrent combien l'absence de travail sur le lien texte-image est dommageable. Là où le texte et l'image sont deux sphères séparées, c'est le fondement formel de l'ouvrage qui est mis en danger, mais aussi sa capacité à faire comprendre l'évolution du tissu urbain.

La comparaison appelle aussi une identité de questionnement, ce qu'avaient bien compris les maîtres du jeu en façonnant leur "bible". Deux déviations semblent particulièrement fortes sur ce point. La première concerne l'équilibre des périodes à traiter. Selon les coordinateurs, la priorité devait être donnée aux 19^e et 20^e siècles, avec une place égale faite à la ville pré-industrielle, à la période 1800-1940 et à l'après deuxième guerre mondiale. Il semble évident que les coordinateurs de ville n'ont pas tous interprété ces garde-fous de la même manière. Là où Toulouse, Montpellier et Lille offrent de forts chapitres consacrés à l'après deuxième guerre mondiale, Strasbourg, Marseille et Nantes maintiennent une belle équité, alors que Rouen, Lyon et Bordeaux traitent le moment de manière indigente, tant dans la quantité que pour la qualité. Ceci est d'autant plus sensible que ce moment a été, le plus souvent, traité avec difficulté. Les pages finales de Jean-Luc Pinol, qui analysent les résultats du recensement de 1990 dans les dix villes de l'atlas, me semble d'ailleurs une tentative *a posteriori* (le chapitre ne s'appelle-t-il pas "Epilogue" ?) de compenser ces carences. Ces dernières se manifestent de différentes manières. Le traitement iconographique réservé aux grands ensembles en est un symptôme, avec de fréquentes photographies trop petites ou mal cadrée : la belle vue aérienne du chapitre montpelliérain est un exemple de ce qu'aurait du être l'image pour permettre une

⁹ Pour un aperçu sur un tout autre terrain des déplacements de problématiques liés au travail international, voir Jean-Philippe GENET, "La genèse de l'Etat moderne", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°118, juin 1997.

meilleure compréhension. Plus ennuyeux, certains textes sur l'époque actuelle sonnent comme des copies des brochures d'information touristique (Bordeaux, Lyon), comme des campagnes de communication pour l'image urbaine (Toulouse) ou comme des dossiers de candidature au rang d'Eurocité (Lille). Jean-Clément Martin est un des rares à échapper à ce Charybde et Scylla, en nous donnant une synthèse du Nantes imaginé dans un chapitre intitulé "La forme d'une ville...", mais son astucieux stratagème est aussi un aveu. Aux textes d'historiens peu habitués à traiter du développement actuel des villes autrement que sous des formes d'ersatz, la substitution d'analyse sur les régions urbaines ou sur les nouveaux phénomènes de réseaux et de polarisations eut été plus fidèle au parti et aux ambitions de l'ouvrage, comme cela a été tenté pour Marseille, Lille et Montpellier, même si certains géographes-aménageurs semblent trop partie prenante des évolutions qu'ils évoquent.

Cette remise en cause de l'équilibre des périodes va souvent de pair avec un oubli des thèmes annoncés par les coordinateurs. Les bonnes pages consacrées aux transports publics pour Toulouse et Paris n'ont pas d'équivalent dans les autres villes, malgré les cartes parfois produites par l'équipe du CCCB. Mentionner Sam Warner dans l'introduction n'est pas une excuse pour cette négligence ! Les très bons passages sur les égouts de Paris ou sur l'éclairage public à Rouen n'ont pas non plus de cousins, même là où des études complètes et précises l'auraient permis (Lyon). De la même manière, les éléments sur le logement et l'architecture sont peu travaillés pour Strasbourg ou Lyon, alors qu'ils sont l'objet de très bons passages pour Marseille, Rouen ou Bordeaux. D'un autre côté, les indications sur la vie politique de la cité manquent totalement pour Toulouse.

Ces menues délinquances m'amènent à quelques questions finales sur le travail collectif que représente cet atlas. Le travail collectif est sûrement une source de paranoïa et de psychopathie dans nos milieux. Si nous coordonnons, nous cherchons les voies les plus subtiles ou les plus tyranniques pour faire respecter les lignes communes et obtenir un chœur bien dense. Si nous sommes coordonnés, nous souhaitons échapper à tout cela pour faire entendre notre brillant solo. La difficulté est encore plus grande dans le cas de cet atlas, où la coordination est fractionnée entre les échelles européenne, nationale et locale. Le registre des passions humaines n'est pourtant pas le seul à invoquer.

La diplomatie et le poids du chemin accompli ensemble explique sans doute que les coordonnateurs européens et français en restent à l'évocation de la "tradition nationale" pour expliquer ces petits impairs. Il y a certes du vrai dans cela, dans la mesure où "tradition" est un autre mot pour désigner les effets d'une histoire et d'une structure des études urbaines en France. On revient alors aux points déjà évoqués ci-dessus. Quand Jean-Luc Pinol dit que l'atlas français fait une large place à la disposition des groupes sociaux dans l'espace ou aux

aspects politiques ou électoraux, il entérine simplement ces effets de structure qu'il subit et provoque à la fois, comme chacun d'entre nous. Il est clair qu'avec une majorité d'historiens comme contributeurs, on peut difficilement imaginer qu'une autre "tradition" se soit manifestée. Vu sous cet angle, il n'est pas surprenant, par exemple, que le chapitre bordelais soit en décalage par rapport aux intentions de l'ouvrage : après tout, son auteur Jean-Pierre Poussou semble plus intéressé par l'histoire dans les villes que par l'histoire des villes, comme en témoigne le manuel autrefois rédigé pour le concours d'agrégation, et qui me paraît traduire tout autant sa vision de l'histoire des villes que les nécessités du concours ¹⁰.

Mais s'il y a eu "tolérance", on doit mesurer sa nécessité à ses résultats. Il me semble alors que l'ouvrage aurait gagné à être plus discipliné. Qu'un auteur sorte des sentiers balisés pour une échappée belle, cela sert le lecteur et l'ouvrage. On ne peut alors que se réjouir de moments brillants : les représentations en images de Rouen aux XVI^e- XVIII^e siècles, la Place du Capitole à Toulouse, la relation de Strasbourg avec ses fortifications à travers les âges ou encore les circonscriptions administratives parisiennes sont des thèmes fidèles à l'esprit de l'entreprise. Oui, ceci nous permet de mieux comprendre l'histoire des villes et l'évolution des tissus urbains. Ce n'est pas le cas pour d'autres interventions, résolument hors-sujet. Je ne peux croire que la seule manière d'évoquer l'importance du vin pour l'évolution de Bordeaux soit d'inclure un plagiat de tract de Chambre d'Agriculture. Hors-sujet aussi la double page consacrée par Bruno Benoit au Siècle de Lyon en 1793. Le genre historiographique de l'atlas n'a rien à voir avec le précis historique : Jean-Clément Martin, bien que lui aussi spécialiste de la Révolution Française, montre comment il est possible d'échapper à ses penchants en ne mentionnant les dramatiques événement nantais que lorsque cela est nécessaire au propos "urbain" de l'atlas. La tolérance semble encore porter de mauvais fruits lorsqu'elle ne corrige pas de mauvais outils bibliographiques, qu'il soient entachés par des coquetteries égotistes (Bruno Gauthiez pour "Lyon dans ses limites", le roi est son cousin) ou par des retards de mise à jour (Bordeaux pour l'après-1945). Ces fausses notes bibliographiques sont d'autant plus regrettables que les orientations en la matière sont en général efficaces, ne négligeant ni les catalogues d'exposition et les ouvrages connus, ni les publications de sociétés savantes et les travaux d'étudiants.

Bien sûr, on peut penser que cela est le résultat des jeux que, dans tout travail collectif, on doit ménager aux susceptibilités et sensibilités de chacun. L'on serait sans doute plus proche de la réalité si on voulait, comme Gérard Noiriel le propose, se pencher aussi sur notre ethos et nos

¹⁰ Jean-Pierre POUSSOU, *La croissance des villes au XIX^e siècle. France, Royaume-Uni, Etats-Unis et pays germaniques*, Paris, SEDES, 1992.

habitudes dans l'exercice de la profession ¹¹. Dans une vie universitaire française où les pairs se cotoient sans cesse, où la critique et la discussion des dits et écrits sont senties, anticipées et créancées comme des remises en cause de la personne, on devine qu'il est difficile de faire respecter une discipline de travail. J'aurais aussi tendance à croire, là encore, que l'ouvrage paie par là les traits d'une histoire urbaine peu autonome dans ses problématiques et ses structures, où les hiérarchies statutaires et scientifiques sont héritées d'autres sphères thématiques, ce qui rend plus difficiles l'édiction et l'applications de canons, de normes et de règles. Pour qui souhaite cette autonomie, les luttes de définition sont encore à venir. Dieu reconnaîtra les siens, si du moins les combattants se pressent à cette joute académique. Car on peut aussi répondre qu'elle n'a pas lieu d'être, qu'elle n'a pas d'intérêt ou que les résultats en sont connus d'avance. Ici encore, c'est peut-être l'internationalisation croissante du champ scientifique, dont cet atlas est une des manifestations, qui sera un facteur décisif.

Pierre-Yves Saunier
CNRS, Lyon.

QUI PORTE L'HISTOIRE URBAINE SUR SES EPAULES ? UNE LECTURE DE L'ATLAS HISTORIQUE DES VILLES DE FRANCE

Lorsque *L'atlas historique des villes de France* est arrivé sur mon bureau, je savais que ce volume était le deuxième volet d'un projet d'atlas des villes européennes mis sur pieds par le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone (CCCB) ¹². L'éditeur français Hachette a pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le détacher de cette série, en ôtant de sa couverture toute référence à cette collection européenne. Une adaptation aux nécessités estimées du marché ? On peut aussi voir la chose comme un soufflet administré aux initiateurs du projet et à tous ceux des auteurs qui croyaient participer à une entreprise internationale. Cette attitude mesquine est d'autant plus regrettable que le volume français comporte quelques coquilles et erreurs de légendes qu'un grand éditeur multimédia devrait pouvoir éviter. Heureusement, l'entreprise mérite l'attention pour d'autres raisons. Différents choix de lecture sont possibles : on pourrait

¹¹ Sur la "crise" de l'histoire, Belin, 1996.

¹² Jean-Luc PINOL (dir.); *Atlas historique des villes de France*, Hachette/Centre de Cultura Contemporania de Barcelona, 1996. Manuel GARCIA, Francisco Javier MONCLUS, Jose Luis OYON (dir.), *Atlas histórico de ciudades europeas. Peninsula Iberica*, Salvat/Centre de Cultura Contemporania de Barcelona, 1995. Noter que le volume français a d'autre part été édité en espagnol, ce qui montre l'intérêt de l'éditeur pour cette entreprise européenne.

parler en détail des connaissances ici synthétisées, des possibles usages ou mésusages pédagogiques de ces volumes, des espoirs ou des regrets que suscitent ces monographies de 20 villes européennes. J'ai choisi ici de privilégier un autre angle et d'essayer de poser quelques éléments relatifs aux conditions de production de ces volumes ¹³, tout en faisant une lecture plus détaillée du volume français.

A ceux qui souhaiteraient estimer les difficultés auxquelles se sont heurtées les organisateurs du projet, je recommande de lire le compte-rendu de Terry Slater sur le devenir des atlas historiques des villes initiés par la Commission Internationale pour l'Histoire des Villes en 1955 ¹⁴. C'est en effet une tâche lourde et difficile que d'établir un questionnaire commun, de tenter de le faire respecter, d'ébaucher des protocoles cartographiques, de trouver des compagnons pour la tâche ingrate de la synthèse, de mobiliser les énergies dans de nombreuses villes et de nombreux pays. C'est en tout cas que ce T. Slater nous dit, avec un brin d'amertume dans son clavier. En ne considérant que les produits français de cette entreprise lancée il y a plus de 40 ans, soit une quarantaine d'ouvrages publiés aux Editions du CNRS sur des villes petites et moyennes, on comprend mieux cette déception. Bien sûr, pris un par un, ces atlas apportent tous leur lot d'informations irremplaçables et de synthèses valables. Posons côte à côte deux de ces fascicules, concernant Provins et Epinal ¹⁵. Leurs cartes sont de tailles, d'échelles et de dates différentes ; ils sont difficiles à lire car surchargés d'informations et de légendes. Quant à la partie textuelle, elle est très courte pour Epinal et plus développée pour Provins. Comme les plans, les textes privilégient l'histoire des bâtiments publics et des monuments, même si le livret de Provins contient des informations sur l'évolution du réseau d'égouts et autres infrastructures. Enfin, ils se limitent par programme à la tranche chronologique Moyen-Age/milieu du XIX^e siècle. Quoiqu'il en soit, tous deux sont très proches du genre de la chronique historique, plus soucieuse d'évoquer les grandes heures des villes considérée que de donner une synthèse de l'évolution urbaine.

¹³ Les éléments présentés ici figurent dans deux comptes-rendus diffusés sur la liste électronique H-Urban les 27 décembre 1996 et 15 mai 1997. Voir aussi la réponse d'un des coordinateurs espagnols, F.J. Monclus, le 17 juin 1997. Ce texte est une traduction diminuée des formes et formules rédigées pour le public essentiellement anglo-saxon de cette liste. Pour toute information sur ce réseau, on peut joindre l'auteur à saunier@univ-lyon3.fr

¹⁴ Terry SLATER "The European historic town atlas", *Journal of Urban History*, vol.22, septembre 1996.

¹⁵ Pierre GARRIGOU-GRANDCHAMP & JEAN MESQUI, *Provins*, Editions du CNRS, 1991 ; Bernard HOUOT, *Epinal*, Editions du CNRS, 1993. La série est dirigée par Charles Higounet, J.B Marquette et Ph.Wolff sous le titre *Atlas historique des villes de France...*

Le but de l'atlas historique des villes européennes est différent. L'équipe qui a organisé le projet en 1991 ¹⁶ le pensait comme une entreprise interdisciplinaire et internationale, enracinée dans la tradition de l'atlas comme outil de connaissances. Outre qu'il semble évident que cette équipe voulait par ce travail affirmer la légitimité de l'histoire urbaine comme sous-discipline, comme l'utilisation de la forme consacrée de l'atlas en témoigne, le but était de fournir aux lecteurs des informations comparables pour un échantillon de grandes villes européennes, une dizaine par pays. Le projet se situait donc dans une perspective d'histoire comparative, et plus exactement en amont de l'opération de comparaison puisqu'il s'agissait de fournir des outils de travail. Les deux volumes existants sont bâtis sur la même trame. Un essai général sur l'urbanisation du territoire concerné précède les monographies de ville, chaque thème ou période étant développé sur une double page. Une "bible" de questions, charte commune d'écriture, fut fournie à tous les auteurs, afin de tendre vers la comparabilité. Le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone devait s'occuper de l'iconographie et de l'illustration, assurant par là même d'une certaine homogénéité formelle. Chacun d'entre nous peut comprendre combien tout cela a dû être délicat à mettre en place, et plus encore à faire fonctionner, avec des équipes nationales de 20-30 personnes qui font leur travail loin de la présence et des préoccupations des initiateurs du projet.

La comparaison des deux volumes existants nous montre comment ces gageures ont été aussi bien tenues que possible dans l'état actuel du monde académique. Il faut d'abord préciser que leur lecture m'a procuré un plaisir différent de celui donné les grandes synthèses anglo-saxonnes ou françaises ¹⁷. Malgré la concision des textes, les deux volumes m'ont donné le sentiment général d'une richesse de vues sur l'Europe urbaine des origines jusqu'à nos jours, des aperçus morphologiques aux considérations sociales ou économiques. Tels qu'ils sont, ils me semblent être le premier exemple à ce jour ébauché de l'outil que chaque historien des villes rêve de tenir en main : une mine maniable d'informations graphiques, textuelles et bibliographiques sur plusieurs villes dans plusieurs pays. Pour cela, tous les participants à cette entreprise doivent être remerciés. Mais en attendant le prochain volume, qui devrait être consacré aux îles britanniques, le plaisir du lecteur est aussi de comparer les deux volumes existants.

⁴ Manuel Guardia, Thomas Hall, Francisco Javier Monclus, Jose Luis Oyon, Jean-Luc Pinol, Richard Rodger, Giampaolo Trotta, Michael Wagenaar. Le CCCB souhaite désormais franchir une nouvelle étape, grâce au soutien de la Commission Européenne, avec la diffusion électronique des données historiques déjà rassemblées et d'analyses en continu des stratégies plus récentes de développement et d'aménagement de 43 villes de France, Espagne, Portugal, Grande Bretagne, Allemagne et Irlande.

¹⁷ Paul HOHENBERG & Lynn HOLLEN LEES, *The making of Urban Europe 1000--1950*, Harvard University Press, 1985, traduction française en 1985 chez Perrin ; Georges DUBY (dir.), *Histoire de la France urbaine*, Paris, Seuil, 1982-1985.

A peine la page de couverture tournée qu'une première évidence vous saisit, à la vue des listes d'auteurs. Les auteurs ibériques sont tout d'abord moins nombreux, mais aussi plus régulièrement distribués entre les villes. Il y a chez nos voisins beaucoup plus d'équipes et beaucoup moins de solistes. Certes, on peut avec raison invoquer la nécessité née de la relative rareté de férus d'histoire des villes dans la péninsule, mais elle est devenue vertu en donnant de la cohérence et de la continuité aux monographies urbaines qui nous sont présentées. Au-delà de ces considérations quantitatives, c'est surtout la qualité interdisciplinaire des équipes ibériques qui apparaît. Les historiens de l'art, les architectes, les géographes et les historiens sont tous présents en nombre significatif, bien que l'équipe coordinatrice espagnole soit composée de trois architectes. Ceci contraste avec la coloration très majoritairement historienne de l'équipe française, et me semble expliquer une des différences essentielles entre les deux volumes. D'un côté un volume français qui fait la part belle aux époques médiévales et modernes, de l'autre sa contrepartie ibérique qui donne de l'ampleur aux parties consacrées aux 19^e et 20^e siècles.

Plus encore, c'est la couleur générale des deux volumes qui est opposée. D'une part, la vision des facettes sociales et politiques est plus complète dans l'atlas français, comparée avec l'attention ibérique aux évolutions du tissu urbain, à la fabrique de la ville. D'où quelques contrastes accusés : l'intérêt pour la vie politique municipale, très marqué dans le volume gaulois, est absent de l'atlas ibérique, alors qu'à l'inverse l'attention notamment espagnole pour les réseaux techniques urbains (eau, transports, force, éclairage, assainissement) est trop rarement présente dans les textes français. "*Vérité en deça des Pyrénées, etc.*" ? La chose me semble moins folklorique : le sentiment général est que le volume ibérique tente avec conviction de faire une histoire **des** villes, alors que son cousin français tend à être une histoire **dans** les villes. La vision française est donc plus encyclopédique, sans me sembler plus synthétique pour autant, mais elle ne parvient pas à susciter chez le lecteur ce sentiment qui irradie du volume ibérique : suivre, faire partie du développement d'une ville. Si l'on met ces différences en regard de la déclaration d'intention de l'équipe du CCCB, reprise en introduction de chacun des deux volumes, "*expliquer et faire comprendre l'histoire de chaque ville et l'évolution de leur tissu urbain*", je crois qu'il faut alors convenir que c'est bien le volume ibérique qui suit le mieux cette injonction. Cela n'est ni un scandale ni une surprise : c'est bien là l'effet de la différence de genèses, de structures, de problématiques et de vitalité de ce que l'on appelle histoire urbaine dans les pays considérés. Le fait urbain, malgré les efforts brillants de certains de ses analystes, au premier rang desquels Marcel Roncayolo, n'est jamais devenu chez nous un "bon objet". Qui avait porté cet objet semble s'en être détourné comme Jean-Claude Perrot, ou ne s'y être intéressé que pour servir d'autres problématiques, comme Jean-Pierre Bardet, ou s'être toujours

inscrit dans d'autres champs thématiques comme Jean-Pierre Chaline ¹⁸. En France, le label histoire urbaine est sorti de la cuisse de l'histoire sociale, et en particulier de l'histoire ouvrière pour la période contemporaine : il en porte encore la marque en tout ce qu'il est. Lieu possible de rencontre avec historiens de l'art, sociologues, géographes, historiens de l'architecture ou de l'urbanisme, l'histoire des villes a surtout été un terrain miné où beaucoup de bonnes volontés et de bons travaux se sont venus perdre. Plus encore que des disparitions prématurées de certains de ses plus brillants représentants, c'est bien de l'histoire de l'histoire urbaine dans notre pays que dépend sa position incertaine mais dominée dans le champ des sous-disciplines. Et, dans un cadre français où les étiquetages jouent à plein par le biais des divers affichages et institutions, le fait qu'elle soit peu reconnue comme sous-discipline lui coûte sans doute de sa force attractive, de sa capacité à comprendre et à faire comprendre, et de son autonomie problématique. Le volume français de l'*Atlas* ne fait que refléter, fort logiquement, cet état. Il faudrait aller plus loin que je n'en suis capable pour essayer de rendre raison des effets multiples de cette genèse et de cette structure des sciences sociales et de la discipline historique. Il faudrait aussi être plus soucieux de forger la légitimité académique de l'histoire urbaine que je ne le suis, car ce serait bien là le but ultime de la démonstration d'un "retard" français, pour continuer ce cheminement à travers les situations nationales contrastées de l'histoire des villes.

Ces contrastes sont la traduction de structures disciplinaires, intellectuelles et épistémologiques nationales solidifiées en "traditions". La discussion fait rage depuis longtemps pour savoir comment définir et la ville et l'histoire des villes, de Lampard à Jim Dyos en passant par Charles Tilly ¹⁹. La durée de cette discussion montre bien combien l'objet est encore incertain, mais aussi qu'il a atteint des degrés de solidification différents selon les pays ou groupes de pays. Chacun de nous a sa réponse, souvent liée à la genèse de son intérêt pour les villes et à sa position dans les divers champs institutionnels, disciplinaires et nationaux auxquels il appartient. C'est justement à partir de ces coordonnées spatio-temporelles académiques qu'un relativement jeune chercheur, habitant et travaillant dans la ville de province dont l'université l'a formé sous les auspices conjoints de l'histoire et de la géographie sans passer par la case agrégation, peut donner sa lecture de l'atlas français.

¹⁸ pour une idée du terrain au début de sa mise en forme, voir LEPETIT (Bernard): "L'évolution de la notion de ville d'après les tableaux et descriptions de la France 1650-1850", *Urbis*, n°II, 1979, et la discussion qui suit avec Daniel ROCHE, Jean-Claude PERROT, Marcel RONCAYOLO, Louis BERGERON.

¹⁹ Pour une contribution récente, voir Harry S. JANSEN, "Wrestling with the angels : problems of definition in urban historiography", *Urban History*, vol.23, part 3, december 1996, ou encore Charles TILLY "What good is urban history", *Journal of Urban History*, volume 22, n°6, september 1996.

Les 38 auteurs, 10 villes, 336 pages et plus de 900 illustrations couleurs appellent d'abord l'admiration pour l'amplitude et la beauté du travail réalisé. L'ouvrage nous convie à un Tour de France qui fait étape à Paris, Rouen, Lille, Strasbourg, Lyon, Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux et Nantes, et laisse au lecteur des connaissances solides et des sensations esthétiques, grâce à des textes concis et efficaces soutenus par une iconographie de choix et par la foule des cartes thématiques spécialement confectionnées pour l'atlas par l'équipe cartographique du CCCB. On peut certes reprocher à cette dernière quelques légendes difficiles à lire pour cause de couleurs par trop proches, quelques oublis (où sont les cartes de synthèse de la croissance de Paris, Toulouse et Nantes ?) ou quelques plans trop petits pour être utilisables (exemple p.211 n°13), le travail de cette équipe ne peut que soulever le respect et un peu de jalousie. C'est cette équipe qui a travaillé avec les 10 "coordinateurs de villes", lesquels ont réunis une équipe (6 cas) ou travaillé en solo (4 cas). Les raisons de cette organisation ne sont bien sûr pas immédiatement accessibles au lecteur. Quand un seul auteur s'est chargé d'une ville, on ne sait s'il s'agit de l'unique et courageux volontaire, de l'expert multi-cartes ou du travailleur solitaire et/ou ombrageux. Ni le compte-rendeur, ni le lecteur ne connaissent les éventuelles difficultés qui ont pu surgir quant aux choix de villes riches en hommes et en travaux, à la désignation d'un coordonnateur de ville, à la composition d'équipes de rédaction. Mais l'on connaît les rapports difficiles, faits de condescendance, d'ignorance ou d'incompréhension mutuelles qui peuvent exister et dont les relations entre historiens "purs" et historiens-architectes sont un exemple pour le terrain de l'histoire des villes. Dont acte. Ceci étant, on doit par contre considérer les résultats de ce travail à une voix. Le Toulouse de Robert Marconis me semble une réussite pour la multiplicité des perspectives, problématiques et informations que l'auteur a su rassembler. Jean-Clément Martin pour Nantes et Maurice Garden pour Paris ont aussi produit des ensembles de qualité, même si on trouve quelques manques ou passages moins maîtrisés que l'alliance avec d'autres auteurs aurait, peut-être, pu éviter. Le Bordeaux de Jean-Pierre Poussou me semble par contre en deça du reste du volume, comme inachevé et pas assez travaillé, et je ne peux alors que regretter qu'un seul auteur se soit chargé de me tenir la main pour la traversée de toute l'histoire d'une ville. Si les monographies collectives ne sont pas garantes de perfection, on y reviendra, elles offrent plus de chance à la réussite.

Mais reprenons l'ensemble. Il n'était pas possible avant cet atlas d'avoir un accès facile (ou un accès tout court) aux informations qui sont cartographiées dans cet atlas pour dix grandes villes françaises. Ne serait-ce que pour cette raison, l'*Atlas historique des villes de France* a sa place parmi les outils de travail de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des villes.

Mais ce n'est pas tout, puisque la charte commune donnée aux auteurs, et le gigantesque travail cartographique du CCCB permet aux lecteurs de comparer les villes en usant de différents filtres : morphologie, peuplement, utilisation des terrains, etc. Ce portrait en 10 volets, un par ville, n'épuise pas la richesse de l'ouvrage. Il est notamment précédé d'un essai sur le réseau urbain français écrit par Jean-Luc Pinol, le maître d'oeuvre de ce volume. Ce texte dense de 23 pages donne une synthèse efficace et illustrée de l'évolution d'un système vieux de 25 siècles, en alternant la synthèse de recherches existantes, le détournement de travaux sur d'autres sujets (travaux sur la police ou sur l'assistance) et les recherches de première main, comme cette utilisation de la réforme de 1926 lors de laquelle 106 villes se virent privées de leur fonction administrative. Cette introduction est une pièce synthétique, mais en elle-même importante pour la place qu'elle fait à l'interrogation sur la mesure, la perception et la signification de ce qu'est un système urbain, notamment autour des questions de seuil, de taille et de localisation. Le volume se termine par une heureuse initiative, même si elle est de celles que la multiplication des sites WWW rendra bientôt obsolète. Tous les historiens apprécieront en effet que quelqu'un se soit attelé à la tâche de compiler les populations de 1762 villes françaises de 1600 à 1900 en utilisant et en complétant les travaux de Paul Bairoch ou de Georges Dupeux.

Etant donné les difficultés que l'on a évoquées ci-dessus pour un tel ouvrage collectif, interdisciplinaire et international, le respect commande de mesurer ses critiques à l'aulne des buts des initiateurs du projet. Chipoter sur quelques détails de l'histoire de telle ou telle ville, discuter les hypothèses de certains auteurs ou leurs conceptions de l'histoire économique, politique ou urbanistique serait de peu d'intérêt ici, d'autant plus que le genre de l'atlas exerce un effet structurel : il appelle, attire, requiert un message qui puisse être transposé en cartes et en dessins, en graphiques ou en schémas, et non les essais brillants. On doit donc éviter les bons procès pour de mauvaises causes autant que possible, et tenter de juger des résultats à l'annonce des ambitions de ceux qui ont mené l'aventure, et non de ses propres desiderata.

J'ai donc choisi comme sujets de remarques et questions quelques points mis en avant par les coordinateurs dans leurs avant-propos.

Un des buts annoncés de la série est de "*réunir, diffuser et produire une ample information sur des villes sélectionnées en fonction de la place qu'elles occupent dans l'Histoire*", comme nous le dit le rabat de couverture. La première partie de cette phrase est un énoncé classique de notre tâche commune, mais la seconde partie, sur le choix des villes, peut susciter une question, qu'encre une fois une meilleure connaissance des tenants et aboutissants de la constitution des équipes pourrait rendre caduque. On dit ailleurs dans les textes introductifs que les villes ont été choisies en fonction de leur place dans la hiérarchie

(c'est à dire de leur taille), mais aussi en fonction de ce qu'elles pouvaient révéler de traits et d'évolutions spécifiques, comme par exemple des villes en déclin ou en rapide croissance. Les choix faits dans le volume français peuvent dès lors être interrogés sous cet angle, celui de savoir quelles villes "méritent" de prendre place dans un atlas. Cela ne m'ennuie guère, je l'avoue, que des villes simplement plus grandes que les dix lauréates, comme Grenoble, aient été omises. Je suis plus chagriné par le fait que des cités comme Saint-Etienne, Le Havre ou Brest aient été laissées de côté. Elles auraient pu représenter une figure différente de la grande ville, celle de la race des villes grandies aux XIX^e ou XX^e siècles, qui n'ont pas de *"place dans l'Histoire"*. Un mouton noir eut peut-être été bienvenu dans ce troupeaux de vieilles capitales provinciales qui ont toutes jouées un rôle trop important dans l'Histoire pour tenir lieu de toute l'histoire (avec un petit "h"). On me répondra, avec logique, que c'est aussi la nécessité de trouver des personnes ou des équipes qui a présidé au choix des villes. Mais ce recrutement n'est il pas en bonne partie une traduction de la nature de l'histoire urbaine française ? Une histoire urbaine née de l'histoire sociale, réservée aux historiens et calquée sur la hiérarchie des villes universitaires pouvait-elle nous donner un autre échantillon de villes ? Je ne le crois pas.

Les coordinateurs disent à plusieurs reprises leur volonté de fournir un outil à l'histoire comparative des villes. Ils sont, comme nous le sommes tous dans nos propres tentatives , conscients que leur entreprise est aussi un essai d'histoire comparative et collective. Je n'ai pas choisi d'entrer ici dans les effets méthodologiques de la comparativité entre sphères nationales²⁰, mais d'en rester aux cadres et aux formes que le projet propose pour servir son but. Ceci m'a amené à faire un bouquet de remarques qui concluent cette lecture.

Ces remarques tiennent d'abord aux formes de l'ouvrage. Si la forme "atlas" tire son attrait de son illustration, elle voit aussi son efficacité accrue par le travail sur le lien texte-image. Les initiateurs du projet l'ont bien compris, qui établissent clairement que leur usage de l'image, de la reproduction d'époque au graphique, est à finalité démonstrative plutôt qu'illustrative. Cette volonté d'éviter une image "hors-texte" n'est pas toujours suivie par les auteurs. Il est en général excellent, et porté à son meilleur par Bruno Gauthiez dans les premières doubles pages du chapitre rouennais. Mais les pages consacrées au Rouen d'après 1944 et le chapitre bordelais dans son ensemble, qui font de l'image un corps étranger, montrent combien l'absence de travail sur le lien texte-image est dommageable. Là où le texte et l'image sont deux sphères séparées, c'est le fondement formel de l'ouvrage qui est mis en danger, mais aussi sa capacité à faire comprendre l'évolution du tissu urbain.

²⁰ Pour un aperçu sur un tout autre terrain des déplacements de problématiques liés au travail international, voir Jean-Philippe GENET, "La genèse de l'Etat moderne", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°118, juin 1997.

La comparaison appelle aussi une identité de questionnement, ce qu'avaient bien compris les maîtres du jeu en façonnant leur "bible". Deux déviations semblent particulièrement fortes sur ce point. La première concerne l'équilibre des périodes à traiter. Selon les coordinateurs, la priorité devait être donnée aux 19^e et 20^e siècles, avec une place égale faite à la ville pré-industrielle, à la période 1800-1940 et à l'après deuxième guerre mondiale. Il semble évident que les coordinateurs de ville n'ont pas tous interprété ces garde-fous de la même manière. Là où Toulouse, Montpellier et Lille offrent de forts chapitres consacrés à l'après deuxième guerre mondiale, Strasbourg, Marseille et Nantes maintiennent une belle équité, alors que Rouen, Lyon et Bordeaux traitent le moment de manière indigente, tant dans la quantité que pour la qualité. Ceci est d'autant plus sensible que ce moment a été, le plus souvent, traité avec difficulté. Les pages finales de Jean-Luc Pinol, qui analysent les résultats du recensement de 1990 dans les dix villes de l'atlas, me semble d'ailleurs une tentative *a posteriori* (le chapitre ne s'appelle-t-il pas "Epilogue" ?) de compenser ces carences. Ces dernières se manifestent de différentes manières. Le traitement iconographique réservé aux grands ensembles en est un symptôme, avec de fréquentes photographies trop petites ou mal cadrées : la belle vue aérienne du chapitre montpelliérain est un exemple de ce qu'aurait dû être l'image pour permettre une meilleure compréhension. Plus ennuyeux, certains textes sur l'époque actuelle sonnent comme des copies des brochures d'information touristique (Bordeaux, Lyon), comme des campagnes de communication pour l'image urbaine (Toulouse) ou comme des dossiers de candidature au rang d'Eurocité (Lille). Jean-Clément Martin est un des rares à échapper à ce Charybde et Scylla, en nous donnant une synthèse du Nantes imaginé dans un chapitre intitulé "La forme d'une ville...", mais son astucieux stratagème est aussi un aveu. Aux textes d'historiens peu habitués à traiter du développement actuel des villes autrement que sous des formes d'ersatz, la substitution d'analyse sur les régions urbaines ou sur les nouveaux phénomènes de réseaux et de polarisations eût été plus fidèle au parti et aux ambitions de l'ouvrage, comme cela a été tenté pour Marseille, Lille et Montpellier, même si certains géographes-aménageurs semblent trop partie prenante des évolutions qu'ils évoquent.

Cette remise en cause de l'équilibre des périodes va souvent de pair avec un oubli des thèmes annoncés par les coordinateurs. Les bonnes pages consacrées aux transports publics pour Toulouse et Paris n'ont pas d'équivalent dans les autres villes, malgré les cartes parfois produites par l'équipe du CCCB. Mentionner Sam Warner dans l'introduction n'est pas une excuse pour cette négligence ! Les très bons passages sur les égouts de Paris ou sur l'éclairage public à Rouen n'ont pas non plus de cousins, même là où des études complètes et précises l'auraient permis (Lyon). De la même manière, les éléments sur le logement et l'architecture sont peu travaillés pour Strasbourg ou Lyon, alors qu'ils sont l'objet de très bons

passages pour Marseille, Rouen ou Bordeaux. D'un autre côté, les indications sur la vie politique de la cité manquent totalement pour Toulouse.

Ces menues délinquances m'amènent à quelques questions finales sur le travail collectif que représente cet atlas. Le travail collectif est sûrement une source de paranoïa et de psychopathie dans nos milieux. Si nous coordonnons, nous cherchons les voies les plus subtiles ou les plus tyranniques pour faire respecter les lignes communes et obtenir un chœur bien dense. Si nous sommes coordonnés, nous souhaitons échapper à tout cela pour faire entendre notre brillant solo. La difficulté est encore plus grande dans le cas de cet atlas, où la coordination est fractionnée entre les échelles européenne, nationale et locale. Le registre des passions humaines n'est pourtant pas le seul à invoquer.

La diplomatie et le poids du chemin accompli ensemble explique sans doute que les coordonnateurs européens et français en restent à l'évocation de la "tradition nationale" pour expliquer ces petits impairs. Il y a certes du vrai dans cela, dans la mesure où "tradition" est un autre mot pour désigner les effets d'une histoire et d'une structure des études urbaines en France. On revient alors aux points déjà évoqués ci-dessus. Quand Jean-Luc Pinol dit que l'atlas français fait une large place à la disposition des groupes sociaux dans l'espace ou aux aspects politiques ou électoraux, il entérine simplement ces effets de structure qu'il subit et provoque à la fois, comme chacun d'entre nous. Il est clair qu'avec une majorité d'historiens comme contributeurs, on peut difficilement imaginer qu'une autre "tradition" se soit manifestée. Vu sous cet angle, il n'est pas surprenant, par exemple, que le chapitre bordelais soit en décalage par rapport aux intentions de l'ouvrage : après tout, son auteur Jean-Pierre Poussou semble plus intéressé par l'histoire dans les villes que par l'histoire des villes, comme en témoigne le manuel autrefois rédigé pour le concours d'agrégation, et qui me paraît traduire tout autant sa vision de l'histoire des villes que les nécessités du concours ²¹.

Mais s'il y a eu "tolérance", on doit mesurer sa nécessité à ses résultats. Il me semble alors que l'ouvrage aurait gagné à être plus discipliné. Qu'un auteur sorte des sentiers balisés pour une échappée belle, cela sert le lecteur et l'ouvrage. On ne peut alors que se réjouir de moments brillants : les représentations en images de Rouen aux XVI^e-XVIII^e siècles, la Place du Capitole à Toulouse, la relation de Strasbourg avec ses fortifications à travers les âges ou encore les circonscriptions administratives parisiennes sont des thèmes fidèles à l'esprit de l'entreprise. Oui, ceci nous permet de mieux comprendre l'histoire des villes et l'évolution des tissus urbains. Ce n'est pas le cas pour d'autres interventions, résolument hors-sujet. Je ne peux

²¹ Jean-Pierre POUSSOU, *La croissance des villes au XIX^e siècle. France, Royaume-Uni, Etats-Unis et pays germaniques*, Paris, SEDES, 1992.

croire que la seule manière d'évoquer l'importance du vin pour l'évolution de Bordeaux soit d'inclure un plagiat de tract de Chambre d'Agriculture. Hors-sujet aussi la double page consacrée par Bruno Benoit au Siècle de Lyon en 1793. Le genre historiographique de l'atlas n'a rien à voir avec le précis historique : Jean-Clément Martin, bien que lui aussi spécialiste de la Révolution Française, montre comment il est possible d'échapper à ses penchants en ne mentionnant les dramatiques événement nantais que lorsque cela est nécessaire au propos "urbain" de l'atlas. La tolérance semble encore porter de mauvais fruits lorsqu'elle ne corrige pas de mauvais outils bibliographiques, qu'il soient entachés par des coquetteries égotistes (Bruno Gauthiez pour "Lyon dans ses limites", le roi est son cousin) ou par des retards de mise à jour (Bordeaux pour l'après-1945). Ces fausses notes bibliographiques sont d'autant plus regrettables que les orientations en la matière sont en général efficaces, ne négligeant ni les catalogues d'exposition et les ouvrages connus, ni les publications de sociétés savantes et les travaux d'étudiants.

Bien sûr, on peut penser que cela est le résultat des jeux que, dans tout travail collectif, on doit ménager aux susceptibilités et sensibilités de chacun. L'on serait sans doute plus proche de la réalité si on voulait, comme Gérard Noiriel le propose, se pencher aussi sur notre ethos et nos habitudes dans l'exercice de la profession²². Dans une vie universitaire française où les pairs se cotoient sans cesse, où la critique et la discussion des dits et écrits sont senties, anticipées et créancées comme des remises en cause de la personne, on devine qu'il est difficile de faire respecter une discipline de travail. J'aurais aussi tendance à croire, là encore, que l'ouvrage paie par là les traits d'une histoire urbaine peu autonome dans ses problématiques et ses structures, où les hiérarchies statutaires et scientifiques sont héritées d'autres sphères thématiques, ce qui rend plus difficiles l'édiction et l'applications de canons, de normes et de règles. Pour qui souhaite cette autonomie, les luttes de définition sont encore à venir. Dieu reconnaîtra les siens, si du moins les combattants se pressent à cette joute académique. Car on peut aussi répondre qu'elle n'a pas lieu d'être, qu'elle n'a pas d'intérêt ou que les résultats en sont connus d'avance. Ici encore, c'est peut-être l'internationalisation croissante du champ scientifique, dont cet atlas est une des manifestations, qui sera un facteur décisif.

Pierre-Yves Saunier
CNRS, Lyon.

²² *Sur la "crise" de l'histoire*, Belin, 1996.